

# Le libertaire

## hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

### ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an. . . . . 6 fr. »  
Six mois. . . . . 3 fr. »  
Trois mois. . . . . 1 fr. 50

### ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal  
à l'Administrateur

### ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an. . . . . 8 fr.  
Six mois. . . . . 4 fr.  
Trois mois. . . . . 2 fr.

### AVIS

Nous prions instamment nos correspondants de bien vouloir adresser désormais tout ce qui concerne la rédaction à SILVARE.

Tout ce qui regarde plus particulièrement l'administration devra être envoyé à PIERRE MARTIN, au Libertaire, 15, rue d'Orsel.

## Un grand tourmenté

Celui qui vient de mourir est bien l'un des plus grandes figures qu'ait connues l'humanité. Il a vécu toutes les vies, accompli toutes les actions, connu tous les tourments de la pensée. Soldat, génial écrivain, laboureur et artisan à ses heures, mondain, patriarcale, penseur et apôtre, Léon Tolstoï fut tout cela. L'esprit reste confondu devant une nature aussi prodigieusement douée ; l'analyse de tant de facultés semble impossible.

Les contradictions, les vertus, les passions, les enthousiasmes, les tourments infinis, apaisés du genre humain, cet homme les a exprimés par son œuvre et par sa vie. Ainsi apparaît-il, bien plus qu'une grande personnalité, un résumé de l'humanité elle-même.

La gravure a vulgarisé son masque puissant : méplats fortement accusés, front énorme, nez épaté, évoquant un mélange du Satyre, de Hugo, et de ces divinités formidables, taillées dans un fragment de montagne par les contemporains des premiers pharaons.

Il n'est pas de plus fougueuse jeunesse que celle de Tolstoï, décrite par lui-même dans un de ses premiers ouvrages : *Les Cosaques*. A ce moment, c'est l'existence débridée, sauvage, de l'officier russe en pays conquis. Puis ce fut l'effroyable siège de Sébastopol où Tolstoï combattit, parmi les quotidiennes scènes de carnage, dans le fracas ininterrompu des bombes. Après quoi, quittant l'armée, Tolstoï écrit ces chefs-d'œuvre : *La Guerre et la Paix*, *Anna Karénine*, qui lui valurent l'admiration universelle. Et c'est alors l'existence d'auteur fêté, acclamé, par l'aristocratie comme par le monde des lettres.

Cependant, par une évolution lente, mais visible à travers certaines œuvres, telle que la *Sonate à Kreutzer*, le puissant écrivain s'acheminait à cet ardent mysticisme chrétien dont l'âme russe est si fortement possédée. Un jour enfin commence, dans la solitude de Yasnaya-Poliana, une troisième existence sans rapport avec les deux premières. Renonçant au monde, reniant même sa grande production de romancier, Tolstoï écrit cette série d'ouvrages inspirés de la doctrine chrétienne, où le réquisitoire enflammé de la société moderne alterne avec les exhortations à la charité, au travail manuel, à la non résistance au mal.

Il est bien difficile de dire si ces prédictions servirent ou desservirent la cause des opprimés, ceux du monde russe particulièrement. En tout cas, le retentissement de sa critique sociale fut immense.

Le stylistique prestigieux de naguère avait fait place, afin d'être compris de tous, à un écrivain non moins admirable, mais combien différent. Dans un langage d'une simplicité, d'une clarté extraordinaires, il ne cessa plus d'élever sa grande voix contre les iniquités des gouvernements, des clergés, de tous les puissants du jour, au nom de la pitié chrétienne. Et un dernier chef-d'œuvre, *Résurrection*, vint clore cette ère.

Mais quoi qu'il fit, Tolstoï resta un grand ravagé. L'angoisse religieuse, le tourment du formidable problème social, l'assaillaient sans répit, et cette inquiète pensée remue le monde. Le luxe qui l'entoure et auquel les siens ne veulent pas renoncer lui est occasion de

souffrances, de déchirements familiaux. Sa pensée bûte à des paradoxes comme le *Travail du pain* ou *Qu'est-ce que l'Art*, dont il semble bien avoir conscience ; il hésite entre l'Ancien et le Nouveau Testament ; il s'acharne à élucider la « parole divine », à en tirer un enseignement pratique, — ce dont il n'est pas loin de désespérer quelquefois.

Ses dernières préoccupations nous paraissent, à nous, terriblement anachroniques et peu dignes, au premier abord, d'un penseur véritable. Mais comment douter que cet homme a poursuivi la vérité et le bonheur social à travers une tourmente spirituelle dont un bien petit nombre seulement peut se faire une idée ; comment méconnaître qu'en allant au fond des choses on retrouve fatalement les sentiments essentiels — trois ou quatre entre lesquels il faut choisir — qui agitent l'humanité depuis ses origines, et que les grandes conquêtes de la science et de la raison n'ont encore rien changé, foncièrement.

Enfin, octogénaire et sentant la mort approcher, Tolstoï s'en va brusquement vers la solitude, sous les regards étonnés de l'univers.

Torturé de pensées mystiques, on le vit errer parmi les neiges, pareil à ce héros ibsénien qui, dans la grandiose scène finale de *Gabriel Borkmann*, s'en va vers la montagne pour mourir, sous le ciel nocturne, dans la formidable solitude polaire. Ainsi s'est éteinte, sous un toit de fortune, cette grande, cette incomparable vie.

Silvare.



OUTRAGE IMMERITE.

Nous ne sommes pas des sectateurs de Tolstoï. Nous percevons trop les dures nécessités qui firent de la violence révolutionnaire l'instrument obligé de la rénovation sociale, pour adhérer aux doctrines du penseur de Yasnaya-Poliana.

Mais nous nous rappelons que ce grand mort fut aussi, à sa manière, un ennemi de l'Etat, de l'Armée et de la Loi, de tous les tsarismes et de toutes les politiques.

Et lorsque les pourris de presse et les arrivistes de Parlements, palabreurs de Douma ou de Palais-Bourbon, lorsque toute la canaille officielle de France et de Russie salit de ses hommages la mémoire du grand excommunié, nous nous devons de protester contre cet outrage immérité.

BRIAND BOXÉ.

Nous avouons ne ressentir aucune indignation contre le camelot du roi qui a manqué de respect à notre Briand national.

Mais nous en éprouvons contre les policiers officiels ou amateurs, vengeant basement leur maître outragé, en se ruant au lynchage du sacrilège Lacour, seul contre cette bande de laquais.

Quant à nous indignés contre « l'attentat », le temps est loin où cent mille naïfs couraient à Longchamps venger un outrage similaire fait au chapeau de Loubet.

Nous n'éprouvons plus aucun désir de défendre la République ni son personnel.

Seulement, les royalistes auraient tort de se faire des illusions. Notre dégoût de la République ne tournera pas à leur profit. Nous aspirons à autre chose qu'à changer de maîtres.

LA SUEUR DES QUEUX.

Si les travailleurs savent que les exploités expriment de l'or de leur sueur, ils ne peuvent se douter de tou-

tes les formes que cette sueur prend ensuite.

On raconte qu'une cabotine, morte depuis peu, parcourait, en compagnie de son « protecteur » et d'un architecte, l'hôtel somptueux que le premier venait de lui offrir. Arrivés dans la chambre : Combien voulez-vous mettre pour le lit ? demanda l'architecte.

— Cinquante mille francs, est-ce bien ? lui fut-il répondu.

Mais la demoiselle de s'écrier, avec une belle indignation :

— Cinquante mille francs ! Vous voulez donc que j'aie des punaises ! Il faut cent mille francs ou rien !

Et elle obtint satisfaction sur le champ.

Qu'en dites-vous, bons bourgeois, qui crevez de misère à produire cet abominable luxe ?

UN LÈCHE-BOTTES.

Mais un lèche-bottes frénétique. Des gens vivent de cette répugnante besogne faite avec mesure ; quelques-uns exagèrent, c'est entendu ; personne, assurément, n'y met l'ardeur, l'enthousiasme d'un Henry Bérenger, directeur de l'Action.

Il fallait cet individu pour se faire l'hyperbolique thuriferaire de l'immonde Briand. Comme disent les Hommes du Jour, qui lui consacrent un numéro soigné, si son homonymie a mérité le surnom de Père la Pudeur, le sieur Henry est bien digne d'être appelé le Père l'Impudeur.

## De mieux en mieux !

On se demande jusqu'où ira l'arbitraire gouvernemental. Ce n'est plus même un semblant d'instruction dont notre ami Dulac est l'objet, c'est d'une véritable bouffonnerie judiciaire, bouffonnerie odieuse s'il en est, car il s'agit de la liberté d'un homme.

Ah, ils sont loin les « Droits de l'Homme et du Citoyen » !

Mais où sont les neiges d'antan ?

On se souvient que Dulac avait été convoqué par le juge Joliot, ignorant de son nouveau domicile. L'avocat de notre camarade est donc allé dire au juge que le convoqué ne pouvait se rendre chez lui en raison de ses occupations... à la prison de la Santé. Là-dessus, un juge intègre eut ordonné la mise en liberté du prisonnier. Notre Joliot n'a rien trouvé de mieux que de remettre son dossier au juge Drioux.

Celui-ci, qui ne savait pour quels articles subversifs le gouvernement lui avait donné l'ordre de garder son prisonnier, en fournira peut-être un semblant de motif avant peu.

Et qu'on ne dise pas que la Justice rend des arrêts et non pas des services ; le flagrant délit est là. Drioux gardait Dulac sans pouvoir dire pourquoi : c'était donc qu'il en avait reçu l'ordre.

C'est de plus fort en plus fort, comme on voit.

Nous sommes en pleine réaction, en plein arbitraire. Ainsi que nombre d'autres prévenus politiques, Dulac est, de plus, toujours au droit commun. Rompant avec les usages admis par les ministères précédents, celui-ci est allé jusqu'au bout avec un autre de nos amis, le camarade Gorion.

Gorion est maintenant rasé et revêtu de la tenue des condamnés de droit commun.

Le régime républicain n'a plus rien à envier aux régimes monarchiques même autocratiques.

## Un homme

Le 17 octobre dernier, Louis Lecoin, soldat au 85<sup>e</sup> régiment de ligne, était commandé pour garder les voies à la gare de Cosne, c'est-à-dire pour protéger les jaunes qui ne voulaient pas se révolter contre les puissantes Compagnies.

Le soldat Lecoin refusa de prendre la garde et dit au capitaine qui lui demandait la raison de son acte d'indiscipline :

« Je suis syndicaliste, c'est vous dire que j'approuve le mouvement des cheminots ; je ne peux donc faire une chose que ma conscience réproche. »

Toute l'insistance du capitaine ne parvint pas à modifier l'attitude de Lecoin ; très calme, sachant les conséquences de son refus d'obéissance, il ne voulut point aller prendre la garde sur les voies.

Naturellement, Lecoin fut emprisonné et le conseil de guerre de Bourges vint de le condamner à six mois de prison.

Lors des inventaires d'églises, en 1902 et en 1906, parmi les officiers qui refusèrent d'obéir beaucoup furent acquittés et quelques-uns condamnés à un jour de prison.

Ce jour de prison, ma chère, les auréoles d'une pure gloire qui rayonnaient dans les salons aristocratiques ; les marquises, les douairières se précipitaient vers les héros, et c'étaient des effusions sans fin.

Mais ce qu'un de Seizières, un de Boissieux doivent faire, une petite soldat ne le peut pas. Il ne doit point raisonner, lui, il ne lui est point permis d'écouter sa conscience ; il est, il doit être, la machine qu'on remonte avec des ordres brefs, machine à tuer quelquefois.

Là-bas, c'est la grève, c'est la révolte ; les travailleurs ne se contentent plus des maigres salaires qu'on leur donne, ils ne veulent plus crever de misère, ils réclament quelques francs de plus par semaine qui leur permettront de vivre un peu mieux.

Toi, le soldat, toi le fils d'ouvriers, qui retourneras demain à l'atelier, à l'usine, qui te révolteras sans doute un jour contre tes exploités, tu vas aller avec ton fusil chargé te mettre en travers des revendications de tes frères, les travailleurs.

Tu vas protéger le matériel des Compagnies de chemins de fer, l'usine du maître de forges, le château du millionnaire.

Si la grève devient furieuse, si les ouvriers se rendent compte qu'ils n'obtiendront rien, en restant calmes, du bon vouloir de leurs affameurs ; s'ils ont recours à la violence comme dernier moyen de persuasion, si des pavés sont lancés dans les vitres de l'usine, si les clôtures du château sont endommagées, alors, toi, le soldat, toi, le pionsnier d'un sou, le malheureux, tu dois tirer sur la foule houleuse des grévistes, tu dois faire des cadavres dans cette masse de pauvres gens, tu dois tuer pour les riches, tu es en service commandé.

« Que deviendra la société, si Lecoin fait des disciples ? » s'est écrié le commissaire du gouvernement à la séance du conseil de guerre de Bourges.

La société, mon vieux commissaire, la société à toi, société de mufles, d'accapareurs, d'agitateurs, d'exploiteurs, de trusieurs, d'affameurs, eh bien ! voilà : elle sera foutue.

Poutue, finie, elle s'écroulera comme une maritorne ivre au détour d'un chemin. Ce sera la fin de l'hypocrisie, de la férocité bourgeoises, la fin des souffrances, la fin de tout ce qu'il y a de sale, de laid, dans ce monde de bas jouisseurs.

Si Lecoin fait des disciples, ah ! quelle colique grondera dans les boyaux du châtelain ! Quelles vilaines faces mafieuses que l'épouvante rendra grotesques ! Quelle débâcle, quelle frousse, mes amis !

« Soldats ! vous allez défendre la propriété privée contre les entreprises des fauteurs de désordre ; vous allez garder

les usines et les châteaux. En avant, marche ! »

« Zut ! nous ne marchons plus ! » s'écrient les soldats.

« Vous ne marchez plus ?... »  
« Non, mon vieux colonel ; non, mon vieux commandant, nous avons assez marché, trop marché jusqu'à présent ; nous avons été les instruments inconséquents de la souffrance du peuple ; nous sommes du peuple, pourtant ! et nous nous sommes faits les protecteurs de ceux qui l'oppriment.

« Nous avons tué, nous avons failli nous faire tuer aussi, pour servir les intérêts des crapules de la finance et de l'industrie, des exploités de tout acabit ; c'est bête et criminel, nous ne marchons plus. »

Si, dans sa prison, Louis Lecoin pense que son geste admirable peut être fécond, qu'il peut éveiller la conscience du soldat, ah ! comme sa captivité doit lui être douce, et comme il doit se sentir prêt à refaire ce geste !

Parce qu'il est un homme, parce qu'il a fait ce que lui dictait sa conscience, on l'emprisonne, mais qu'importe la prison devant l'immense joie d'avoir fait son devoir, tout son devoir. Comme il doit le trouver splendide, son cachot, le soldat Lecoin !

Eugène Péronnet.

## Pour le Libertaire

Nous prions tous les camarades qui ont à cœur la diffusion de cet organe de combat anarchiste révolutionnaire, de nous indiquer les kiosques et librairies où le journal ne se trouverait pas.

A Paris surtout les camarades de bonne volonté sont notre meilleur moyen de contrôle. Qu'ils veuillent bien nous aider à élargir le cercle de notre propagande. Devant la vague réactionnaire qui nous menace, c'est le moment plus que jamais !

### Souscription permanente

Kune, 1 fr. ; Gay Alb., 0,50 ; Calonge, 0,50 ; Avenet, 0,50 ; Denis de l'Eglantine, 1 fr. ; Suzanne de Santy, 3 fr. ; Collecte faite par Lanoit à Lens et à Lambersant, 3 fr. ; Groupe d'Etudes sociales de Grenelle, versé par Délais, 2 fr. ; Casala, 1 fr.

## Relevons le défi !

Nous n'avons plus seulement le Pourvoir en face de nous ; le Haut patronat vient de prendre résolument l'offensive nous obligeant à intensifier brusquement notre propagande.

C'est la réaction sur toute la ligne. Au gouvernement nous voyons figurer maintenant un Raynaud, ministre de l'Agriculture, qui fit une série d'articles pour réclamer le rétablissement en France des châtimens corporels. La peine du fouet pour les « apaches », nous savons ce que cela veut dire. On a tant de fois assimilé les révoltés aux apaches ! Et qu'on ne s'y trompe pas ; qu'on ne prenne pas le change sur les fonctions pastorales de cet homme à la mentalité de cannibale ; la loi sur les châtimens corporels sera votée, à moins d'un furieux sursaut de dégoût et de révolte de la part du peuple.

N'oublions pas non plus la déclaration ministérielle du misérable Briand : Mon ministère sera avant tout un ministère de défense sociale. Cette simple phrase est grosse de menaces pour nous tous, anarchistes ou révolutionnaires. Car « Défense sociale », cela veut dire vous n'en doutez pas, « Persécution ouvrière ».

Trop malin pour faire abroger la loi sur les syndicats, ainsi que le droit de grève, le traître va proposer une série d'amendements de nature à réduire ces libertés à zéro et à rendre toute propagande révolutionnaire impossible.



Camarades, en présence de cette situation exceptionnelle créée par le capital et par le Pouvoir, n'y aurait-il pas lieu d'employer nous-mêmes des moyens de propagande exceptionnels ?

L'heure est grave ; une propagande énergique et soutenue s'impose. Nos maîtres ne sont pas prêts de désarmer ; il y a des Gérauld-Richard, des Angagneur et des Rouanet sur les rangs pour remplacer Briand et continuer sa besogne, le jour où le Judas aura cessé de plaire à nos dirigeants.

Multipions les meetings et manifestations ; entretenons dans le prolétariat une effervescence continuelle ; nous-nous prêts à tout événement et que ces Messieurs sachent que, s'ils attaquent, ils trouveront à qui parler.

Nos ennemis jouent maintenant le grand jeu : faisons-en autant. C'est le moment où jamais de recourir à l'action directe intensive, en nous attaquant à autre chose qu'à des poteaux télégraphiques.

Entre nos ennemis et nous, c'est à qui l'emportera définitivement. Faisons en sorte que ce soit la Bourgeoisie avec ses gardes du corps et ses larbins gouvernementaux qui mordent la poussière ! Un duel à mort est engagé par eux. A nous de relever le défi !

Daniel Cathala.

## CONTRE LES SYNDICATS

Le Renégat et sa bande s'apprennent, d'une manière plutôt active, à fabriquer un projet de loi contre le droit syndical, contre le droit de grève, en un mot, contre le droit de la classe ouvrière.

Le Rempart-du-Capitalisme réussira-t-il à faire voter par les « Quinze-Mille » la loi qui doit étrangler les organisations syndicales ? C'est bien probable. Reste à savoir si cette loi aura toute l'efficacité que son auteur et le Patronat, dont il fait au gouvernement les commissions, en attendent.

On a fait des grèves, alors même que le droit de coalition était interdit aux travailleurs. On en a même fait qui eurent un certain caractère de grandeur, et dont le souvenir est ineffaçable dans l'histoire ouvrière. On en fera encore, n'en déplaise à M. Briand et à ses commettants.

La loi liberticide qu'on va proposer à l'acceptation de nos parlementaires, aurait-elle donc pour effet de résoudre définitivement la question sociale ?

Que non pas. Alors, tant qu'il y aura une question sociale, il y aura des mécontents, des révoltés. Des conflits éclateront entre capitalistes et prolétaires. Ces derniers se mettront en grève, sans se soucier si, oui ou non, ils en ont le droit légal, sans se préoccuper si leurs grèves violent les rouages sociaux, sans s'inquiéter de savoir si cela plaît ou non aux gouvernants comme aux patrons.

C'est pourquoi des lois comme celle que veut faire voter M. Briand sont parfaitement inutiles. Ne modifiant en rien les conditions économiques d'existence du prolétariat, ne changeant, en quoi que ce soit, les rapports entre patrons et ouvriers, elles sont autant de gestes bons, tout au plus, à fournir aux députés et aux sénateurs l'occasion, une fois de plus, de faire ou de dire des bêtises.

On peut en dire autant, d'ailleurs, du projet de loi du citoyen Vaillant, qu'on a distribué lundi, à la Chambre.

Le citoyen Vaillant est, on veut bien le croire, animé, à l'égard des syndicats ouvriers, des meilleures intentions. Mais, lui aussi, il perd son temps. Le syndicalisme est entré maintenant dans les mœurs prolétaires. Ouvriers d'usines, travailleurs des champs, employés de l'industrie ou du commerce, et, avec eux, ceux de l'Etat, les fonctionnaires, à quelque titre que ce soit, tous les salariés vont à l'organisation, au syndicat. Les dirigeants auront beau faire, ils ne pourront rien contre cela.

Qu'ils empêchent donc les ouvriers et employés de l'Etat ou des services publics de se grouper en syndicats ; qu'ils fassent de même pour tout le monde ouvrier ; ils verront si cela servira à quelque chose. Ils peuvent même, si le cœur leur en dit, prononcer la dissolution de la C.G.T., sans que cela émeuve les travailleurs. Demain, comme aujourd'hui, le prolétariat marchera, à grandes enjambées ou à petits pas, vers son émancipation.

Qu'il y soit autorisé ou non par la loi, il se groupera selon ses intérêts de classe, il se mettra en grève quand ça lui chantera et qu'il en sentira le besoin. Syndiqué ou non, le producteur ne sera pas moins l'ennemi du capital, l'esclave qui veut briser et qui brisera ses chaînes !

Il est même à croire que, de plus en plus, son action portera, en même temps, que contre le patronat, contre la loi, et contre les faiseurs de lois.

Louis Grandier...

## Tolstoï

Le voilà mort. Et c'est un panégyrique universel. Du reste, c'est l'habitude. L'hypocrisie caractérisant l'immense majorité de nos contemporains, dès qu'un homme célèbre vient à disparaître, il n'y a que des louanges, sur son compte.

Je suis à peu près certain que peu d'individus oseront, ces jours-ci, dire ce que fut en réalité Léon Tolstoï.

L'individu fut un habile comédien, un réclamer de haute volée, et j'ose dire : un fumiste. Après avoir été un jouisseur, il est pris tout à coup d'une formidable crise de conscience. Il s'aperçoit qu'il aime le peuple, et va vers lui. La petite comédie commence : Tolstoï n'attend pas la reprise de possession, il fait cadeau de ses terres aux moujiks. Seulement, il a soin de rester, à Yasnaya-Poliana, le parfait parasite d'un des plus vastes domaines de sa région. Quand certaines critiques lui parviennent à cet égard, il répond : « Ce n'est plus à moi ; c'est à ma femme ! ».

Quant au philosophe et au moraliste, il fut le plus exécrable des temps modernes. Les générations futures maudiront sa littérature, car il a, philosophiquement, remué vingt siècles de progrès et d'évolution. Cet homme qui, pendant une courte période de sa vie, avait entrevu l'œuvre d'éducation profonde à faire au sein des foules, fut pris subitement d'une marotte : le néo-christianisme. Et le voilà parti en guerre contre la science, contre la Révolution, contre l'amour sexuel, contre l'énergie et la volonté. Tout ce qui peut fortifier la vie, exalter la nature humaine, est par lui répudié et combattu. Avec *Ivan l'imbécile*, c'est la glorification de l'ignorance, et dans *Ressurrection*, l'intensification de l'amour mystique contre la beauté de l'étreinte charnelle.

Tolstoï, dans sa négation de l'acte sexuel et dans le développement de la théorie de la résignation et de la résistance passive à perversité de pauvres cervelles au point que ses disciples, les Doukobors, sont allés en Amérique s'atteler à des charnues pour ne point obliger les bœufs à accomplir cette besogne. Ils vont plus loin ; dès qu'une crise

d'hystérie mystique s'empare d'eux, les voilà, nus, courant des heures et des jours après le bonheur qui fuit. Que la mise en pratique des théories de Tolstoï est donc charmante.

Le Salut est en nous est le critérium de sa pensée philosophique. Qu'est-ce en somme ? La vieille baliverne chrétienne, mise en littérature moderne : Résistons au mal sans y toucher, sans l'atteindre. Ne violentons pas les causes mauvaises ; soyons passifs et bons en face de ceux qui sont actifs et méchants. N'est-ce pas la suprême lâcheté ! le plus abominable paradoxe philosophique, la plus dangereuse antinomie sociale. Quel sera l'homme vraiment bon, de celui qui, par christianisme, laissera le tyran tuer et égorgé, ou bien du révolutionnaire qui se dressera pour supprimer la bête féroce ?

Pour moi, nulle hésitation ; entre saint Pierre béniissant les martyrs du Cirque et Aristogiton tuant aux Panathénées le tyran Hipparque, Je préfère le second.

Si Zola fut le grand annonceur des temps futurs ; s'il peignit merveilleusement le grand effort humain, l'effort fécond qui doit impulser l'humanité vers les Chanaan où règnera un peu plus d'amour, de justice et de liberté, Tolstoï au contraire, fut l'éternel geigneur, le pleurnicheur pessimiste qui jeta le doute sur l'avenir et voulut nous ramener, comme son acolyte Sienkiewicki, à cette conception moyenâgeuse que la vie est une vallée de larmes, le corps du pécheur un rien et l'âme la seule chose qui compte pour Dieu qui nous logne. C'est pourquoi, du reste, il a pris le bâton et la besace trois jours avant de mourir, alla que le Très-Haut tint compte de son repentir et de son humilité.

Et voici que l'Humanité possède maintenant un Christ 2<sup>e</sup> édition. Pourvu qu'il n'en surgisse par un troisième. Il y a tellement de naïfs sur terre pour croire en ces gens-là.

E. Girault.

Nous donnons ce deuxième article sur Tolstoï où est jugée la portée sociale de son œuvre, du point de vue strictement révolutionnaire. Pour préciser, disons en passant que les Doukobors s'inspirent d'idées analogues à celles de Tolstoï, mais ne sont pas ses disciples ; c'est lui, au contraire, qui serait le disciple des Doukobors comme des anarchistes chrétiens allemands. (n.d.r.)

## La Bonne Leçon

Dans la Tribune de la Voie ferrée du 20 novembre, on lit, sous la signature Granvallet — nom prédestiné — un article intitulé « Une bonne leçon », d'une logique à faire frémir.

D'ailleurs il ne semble pas que le monsieur se soit préoccupé de cela, son but était de combattre les anarchistes, et les syndicalistes révolutionnaires que la cuisine socialiste écoure.

Son article serait à citer en entier, mais détachons-en seulement les principaux passages :

« La grève des cheminots a prouvé une fois de plus et d'une façon péremptoire, que l'action des minorités agissantes était « plus qu'insuffisante pour obtenir, non pas « même l'émancipation du prolétariat, mais « seulement l'amélioration de ses conditions « de vie.

« La maxime de Karl Marx qui dit : Que « l'émancipation du peuple ne sera l'œuvre « que du peuple lui-même, reste toujours « vraie. Il n'y a pas de dieux ayant le pouvoir de donner au prolétariat, tant que ce « lui-ci ne sera pas conscient de ses droits « et de ses devoirs, un mieux-être plus ou « moins grand. »

Qu'entend-il donc par prolétariat conscient ? Le Parlement est cependant la corne d'abondance d'où viendra tout le bonheur ; le dieu des socialistes qui doit d'un coup de gueule exproprier les faimants qui nous exploitent !

« Nos syndicalistes anarchistes, qui se « moquent et se désintéressent de la forme « du gouvernement et de la composition politique des pouvoirs législatifs, ont pu s'apercevoir ce que devient la minorité agissante dans une lutte comme celle que « viennent de soutenir les cheminots, quand « ceux-ci, comme tous les travailleurs, ont « contre eux, toutes les forces de répression économique auxquelles viennent se « joindre toutes les forces de répression politique et gouvernementales, approuvées « par un pouvoir législatif qui est la chose « absolue du capitalisme exploiteur.

« La minorité agissante paralysée n'agit « plus et la masse déguêe reprend, passive, « le collier de misère en pestant contre elle, « de lui avoir fait faire un faux pas. »

Qui est-ce qui l'a fait faire le faux pas ? Demandez-le donc aux fumistes de l'Humanité, à l'avocat Ury et à son acolyte, qui ont conseillé la reprise du travail d'abord, la discussion ensuite.

« L'exploitation capitaliste reprend ses « droits et frappe d'autant plus fort les ouvriers qui ont pris part à la lutte qu'elle « a eu soin de se débarrasser de la minorité consciente et agissante qui éduquait, « organisait et dirigeait la masse de prolétaires dont l'éducation reste à faire. »

Ca c'est bien. Ils sont quelques militants endormeurs genre Granvallet qui n'ont pas été inquiétés outre mesure.

« Nous ne voulons pas être les dieux, ni « les chefs de nos camarades, mais leur « apprendre à agir sans chefs, à faire leur « bonheur eux-mêmes. »

Ca, c'est mieux. C'est ce que disent les anarchistes : consultez le dictionnaire, je vous prie, Granvallet : « l'anarchie est la conception d'une société sans chefs. » Nous voulons aussi que chacun satisfasse ses besoins soi-même, étant seul à les connaître,

## L'EXEMPLE DU SOLDAT LECOIN

Le conseil de guerre de Bourges a condamné à six mois de prison le soldat Lecoin.

Lors de la grève des cheminots, lorsque notre glorieuse armée était mobilisée au service des Rothschild et autres actionnaires des grandes Compagnies, Lecoin eut le mauvais goût de refuser son concours à cette grande œuvre.

Lecoin refusa tout net d'aller se faire, au long des rails en péril, le chien de garde de la propriété capitaliste.

Les tribunaux, civils ou militaires, sont faits pour défendre l'ordre autoritaire et bourgeois. Le conseil de Bourges a fait son « devoir » en sévissant contre l'insubordonné.

Certainement, si beaucoup de troupiers avaient suivi l'exemple de Lecoin, la « Patrie » des banquiers, la République des politiciens aurait été en grand péril.

Les Rothschild de toute race et les Briand de tout poil se trouveraient en singulière posture le jour où ils ne pourraient plus compter sur la « force armée » pour faire respecter leurs ukases ; le jour où il serait répondu à toutes leurs mesures de salut national et public par la plus irrésistible de toutes les grèves : la grève des soldats.

Le cas du soldat Lecoin n'est pas pour les rassurer.

Pour nous, c'est un encouragement et un exemple.

Pour nous qui haïssons l'armée sans détour ni réticence, nous qui ne désirons ni la voir réformer comme humanitaire, ni l'utiliser comme certains « révolutionnaires », nous qui aspirons à son anéantissement total, entraînant l'écroulement de toutes les tyrannies, nous sommes heureux de saluer chaque progrès du mal dont elle crèvera ; l'indiscipline.

Et c'est notre rôle à nous de l'aggraver, de la démorceler, d'avantage cette armée nationale chère à tous les politiciens ; de proclamer sans relâche l'ignominie de son rôle en temps de paix et de guerre, jusqu'au jour où, minée par la désertion, l'insoumission et la révolte, elle éclatera comme un vieux fusil rouillé entre les mains des bandits qui nous gouvernent.

Petrus.

## Une bête féroce

La férocity des galeonnards s'est signalée de nouveau, là-bas, en terre d'Afrique, par un fait si monstrueux qu'il serait incroyable si nous n'étions déjà édifiés par l'affaire Aernoul et tant d'autres non moins horribles.

Cette fois, ce n'est pourtant pas dans un bagne militaire que la chose s'est passée ; la victime n'est pas un révolté envoyé à Biribi ; pas même un jeune syndicaliste remarqué dans quelque grève. Il s'agit d'un patriote, d'un militaire, deux fois patriote et deux fois vivelarmiste, on peut le dire. Il se nomme Weisrock.

C'est lui, nous dit Jacques Dhur, le fils d'un ancien soldat français, qui, en 1870, avait de longues années de service et était proposé pour la médaille militaire. Il avait donc, bien que né en territoire annexé, l'âme d'un Français.

« Ses cousins, tous les jeunes gens de la famille, avaient fait leur service dans notre légion étrangère... »

« Il voulut les imiter et, à 18 ans, s'engagea en France pour ne pas être Prussien... »

Au cours d'un long trajet qu'accomplissait, sous un soleil de feu, en juin dernier, la colonne dont il faisait partie, Weisrock, étant nouvelle recrue, souffrait particulièrement de la marche et de la chaleur torride. Il y avait un muet pour deux hommes. Pendant une étape un des deux soldats cheminait à dos de mulet, l'autre allait à pied. Plusieurs fois, le long de ces journées terribles, Weisrock dut rester à l'arrière de la colonne qu'il rejoignait péniblement à l'étape. Et chaque fois, le lieutenant Brillat-Savarin, chef de la colonne — une vraie bête féroce, comme on va le voir — le condamnait à faire toute la route à pied.

Le quatrième jour, « Weisrock se remit à marcher en titubant, lèvre de chaleur et de fatigue. Bientôt, il resta en arrière, épuisé, la gorge en feu, le crâne bourdonnant... »

« Le lieutenant, constatant qu'il n'était plus là, expédia le caporal à sa recherche, non pour le ramener et le soulager, mais pour lui enlever son fusil... »

« Quelques jours passèrent... et on n'entendit plus parler de Weisrock... »

« Mais, parmi ses frères d'armes, quelques-uns qui appartenaient eux aussi à la 3<sup>e</sup> compagnie du 1<sup>er</sup> étranger, un de ses amis, nommé Berhaut, n'avait cessé de s'enquérir du sort du malheureux. Et des soldats de passage lui affirmèrent qu'ils avaient trouvé sur la piste, à l'endroit où l'infortuné Weisrock était tombé, des ossements auxquels adhéraient encore des lambeaux de chair. « Imaginez-vous ce drame ?... Weisrock, épuisé, évanoui, se réveillant tout à coup en sentant sur son visage l'ha-

L. G.

leine fétide d'une hyène ou d'un chacal. Il est seul, sans armes, dans cette solitude morne du désert marocain... Vainement, il ébauche un geste, cherche à se défendre... Mais comment ? Et c'est la ruse des animaux impurs se précipitant sur ce quasi cadavre, le mordant le déchirant à belles dents, se disputant chacun des morceaux de cette chair sanglante, mêlant leurs grognements et leurs glapissements au râle épouvanté du malheureux... »

Vous avez bien lu ? Dites maintenant si vous connaissez quelque chose de plus atroce.

Et Jacques Dhur est sûr de ce qu'il avance : « Je ne crains aucune démenti, écrit-il, et il sera impossible d'étouffer le scandale. »

Encore un haut fait à inscrire dans les fastes du noble corps des officiers français. Encore un de ces hauts faits dont il faudra bien qu'il soit demandé compte, un jour ou l'autre !

## Fédération communiste

### A l'Œuvre

C'est dans l'action, en effet, que viendront se joindre à nous tous les camarades jusqu'alors restés indifférents à notre mouvement.

La Fédération communiste, formée seulement depuis quinze jours, a déjà tracé tout un plan de campagne ; elle est pleine de bonnes intentions et les énergies ne lui manquent pas.

Dimanche dernier a eu lieu sa première réunion ; une série de meetings seront tenus dans les différents quartiers où nous expliquerons notre but et où nous démontrerons la nécessité d'une entente entre tous les communistes pour opposer aux politiciens paix sociale l'action directe et consciente des exploités.

Nous ne saurions trop engager les camarades des différents quartiers de Paris et de la banlieue à se mettre immédiatement en rapport avec la Fédération afin de faciliter sa tâche dans l'organisation de ces réunions.

D'un autre côté, va avoir lieu prochainement un grand meeting contre la répression gouvernementale.

Le retour du corps d'Aernoul sera également pour nous l'occasion de faire connaître au peuple les véritables causes de telles atrocités, la Fédération ayant décidé l'impression d'un placard qui sera distribué à profusion.

Pour tout cela, il faut de l'argent ; il en faut beaucoup. Plusieurs camarades et groupes ont répondu à notre appel de fonds ; nous avons confiance dans les militants pour mener à bien l'agitation par nous tous entreprise.

Encore une fois, à l'œuvre !

\*\*\*

Pour les fonds, les envoyer au camarade Gras, 47 avenue des Gobelins. Pour renseignements, écrire à Schneider, 126, avenue de Choisy.

\*\*\*

Dimanche prochain, réunion de la Fédération, 70, rue des Archives, Paris. (Métro Temple.)

### Le Mot du Trésorier

Il a été décidé, lors de la dernière réunion, salle Fabien, d'entreprendre une série de meetings de propagande destinés : 1<sup>o</sup> à faire connaître la nouvelle Fédération, son but, ses moyens d'action ; 2<sup>o</sup> à créer, partout où cela serait possible, de nouveaux groupes ; 3<sup>o</sup> à intensifier la protestation contre le mouvement de réaction qui se dessine en France et va de plus en plus s'accroissant.

Pour cette première besogne, il importe de constituer, dès à présent, un fonds de caisse pouvant couvrir les premiers frais (impression de manifestes, affichage, salles, etc.) Que les camarades convaincus de l'utilité de cette action demandent à leurs groupes les subsides nécessaires et se hâtent de nous les adresser. Nous devons également envisager le paiement du local et, là encore, le temps presse.

Pour éviter toutes difficultés avec le poste, m'adresser les fonds directement ou les apporter le mercredi soir, salle Kupfer, 14, rue de la Pointe-d'Ivry, le vendredi soir au *Libertaire*, ou le dimanche après-midi salle Fabien, 70, rue des Archives.

Gras Lucien.

Voici, d'autre part, le texte de l'Appel que nous allons adresser aux travailleurs :

### Fédération Communiste Révolutionnaire Appel aux Travailleurs !

La classe capitaliste et gouvernementale est affolée par l'esprit révolutionnaire qui souffle dans la classe ouvrière. Tous nos adversaires sont coalisés pour étouffer notre cri de révolte.

Les iniquités se succèdent. Partout les militants sont traqués et emprisonnés. C'est le régime de l'arbitraire et du bon plaisir.

A la coalition des classes possédantes,



nous devons répondre par la cohésion des forces révolutionnaires, par l'union de tous les révoltés. C'est dans ce but que tous les révolutionnaires-communistes ont décidé de s'unir dans une Fédération.

Libertaires, nous combattrons tous les partis qui disposent du pouvoir ou veulent s'en emparer.

A tous les systèmes économiques en présence, nous opposerons le Communisme, seul capable de satisfaire les besoins des individus.

Nous voulons grouper tous les syndicalistes révolutionnaires, libertaires et anarchistes, désireux de coopérer à cette propagande et de lutter contre tous les obstacles qui pourraient l'arrêter.

Ennemis de toute autorité (quelle que soit son origine, nous voulons la suppression radicale de l'ordre social actuel : nous voulons sur ses ruines établir une société de justice et d'harmonie.

Travailleurs, venez vous joindre à nous !

La Fédération Communiste.

## FEDERATION REVOLUTIONNAIRE COMMUNISTE JEUNESSE LIBERTAIRE

Samedi 26 novembre à la Maison Commune du III<sup>e</sup>, 49, rue de Bretagne.

Grande réunion publique et contradictoire

La grève des cheminots. Ses conséquences, ses enseignements.

Concours assuré de

DURUP, COMBES, CACHET.

## Comité de Défense Sociale

Meeting de protestation en faveur du soldat LECOIN

Vendredi 25 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Libre-Echange, rue Brochant.

Orateurs inscrits :

JOUHAUX, DELPECH, TRAVERS, DU-BOSC.

## SOUSCRIPTIONS

POUR LES NUMEROS SPECIAUX

E. Dupré, 2 fr. ; Bossert, 1 fr. ; Denizon, 0.50 ; E. Amy, 0.50 ; Gagne, 0.50 ; B. Fieber, 0.50 ; L. Capron, 0.50 ; A. Pichon, 0.50 ; Total : 6 fr. versés par Dupré.

POUR LES CAMARADES EN PRISON

Suzanne de Santy, 4 fr. ; Dousseux, 1 fr. ; Bistère, 1.40.

## Jeunesse Libertaire

Jeunesse Libertaire de la Seine. — De nombreux camarades ont constitué un groupe de jeunesse libertaire, rattaché dans son sein les syndicalistes révolutionnaires, libertaires et anarchistes.

La Jeunesse Libertaire est un groupe d'action révolutionnaire et d'éducation communiste. Le groupe est adhérent à la Fédération Révolutionnaire communiste.

Dans quelques jours nous aurons un local particulier où nous pourrions nous réunir en toute liberté.

Judi 1<sup>er</sup> décembre, réunion plénière, bar Châtel, 1 bis boulevard Magenta.

Causerie par le camarade Xavier Doyau : La Société future. Organisation de la vie économique, intellectuelle et morale. Samedi 26 novembre, réunion publique, 49, rue de Bretagne.

## UNE ÉCOLE FERRER

Le 28 juillet 1910, le Conseil d'Etat vaudrait à révoquer l'instituteur Emile Duvaud, de Cully. Révoqué ? On est moins franc que ça chez les calvinistes suisses. C'est « mis en disponibilité » qu'il faut officiellement dire, « Mettre en disponibilité » comme « inviter à donner sa démission » — dans le langage des gens qui n'ont le courage ni de leurs opinions, ni de leurs actes, — est la façon démocratique de vous mettre à la porte. Le prétexte invoqué est absolument inepte : c'est pour incapacité que Duvaud, après treize ans de pratique, a été jeté sur le pavé.

Cet instituteur est un propagandiste libre-penseur et socialiste révolutionnaire très écouté. Il fut le premier et l'unique maître d'école qui refusa d'enseigner la religion, droit légal mais subversif. Puis il avait, entre autre, publiquement protesté en 1908 contre l'extradition du réfugié russe Wassiliev, et, à Neuchâtel, à Genève et à Lausanne, s'était élevé contre l'assassinat de Ferrer. A ce propos surtout, Duvaud fit une énergique, intense, noble campagne pour faire connaître l'œuvre de celui qui, dans l'inquisitoriale Espagne, avait osé rompre avec le système d'enseignement fait dans l'intérêt de l'Etat et de l'Eglise et qui posait nettement les bases d'un enseignement fait, au contraire, dans l'intérêt de l'enfant et du peuple. Dans notre pays où les colonels réducteurs de journaux et les pasteurs prétendent représenter l'opinion publique, ce simple maître d'école avait eu le courage d'être la porte-voix de l'honnêteté révoltée, de la conscience indignée. Cela lui valut une haine implacable de toute la gent bourgeoise. Mais ce fut bien pis lorsque Duvaud, usant simplement de ses droits de citoyen, consentit à venir parler dans les réunions prolétaires, comme au 1<sup>er</sup> mai 1910, à Lausanne, parmi les membres de l'Union ouvrière. Un instituteur exhortant les travailleurs à s'éclairer, à s'instruire, à penser

## L'Art et l'Enfant

Une question trop négligée est l'éducation de l'enfant, surtout l'éducation artistique, qui lorsqu'elle est bien comprise est un excellent moyen de propagande. Les bourgeois le savent si bien qu'ils ont accaparé l'art à leur profit, n'en donnant au peuple qu'une grotesque caricature ; musique, peinture, sculpture, théâtre, tout n'est bien souvent que parodie de la vérité et de la beauté.

Rien ne vient éveiller le cerveau de l'enfant. Qu'apprend-on à l'école primaire ? Non seulement l'enseignement artistique est négligé, mais l'esprit d'initiative est annihilé ; jamais on ne permet à l'enfant d'émettre un doute sur l'enseignement qui lui est donné. Les gouvernants y trouvent leur compte, car moins l'esprit critique des enfants sera développé, plus il y aura de chances d'en faire des hommes soumis et dociles aux lois existantes et aux préjugés établis. Or, comme cet esprit critique est nécessaire et même indispensable pour comprendre l'Art sous quelque forme qu'il se manifeste, on peut affirmer que l'enfant de prolétaire, sortant de l'école pour entrer à l'atelier ou à l'usine, ne pourra comprendre les chefs-d'œuvre de la littérature, du théâtre ou de la musique.

Parlez de Beethoven, de Berlioz, de Delacroix, de Wagner, de Rodin à un ouvrier, il ignore non seulement leurs œuvres, mais souvent même leurs noms. Dans un article, publié le 14 mai 1905, dans le *Libertaire*, Georges Pioch demandait que dans une immense salle (il proposait la galerie des Machines) on organisât des grands concerts, où, pour un prix très modique, le peuple pourrait venir applaudir les œuvres des grands compositeurs. Ceci lui attirera une réponse du camarade Statio qui lui démontrera que le peuple n'était pas assez conscient pour percevoir autre chose qu'un bruit confus à l'exécution d'une œuvre grandiose telle que la « neuvième symphonie » de Beethoven (*Libertaire* du 4 juin 1905).

Comme Statio, je ne crois pas le peuple assez éduqué pour comprendre l'Art ; pour arriver à ce résultat, il faut dès l'enfance donner des notions justes et saines, développer les idées de beauté que tout être porte en lui ; pour saisir les différentes nuances qui émanent des choses artistiques, pour vibrer à leur vue ou à leur audition, il n'est point besoin d'être un savant, il faut surtout entraîner son cerveau, lui faire subir une gymnastique nécessaire ; l'enfant mieux que l'adulte est capable de cet entraînement, de cette gymnastique.

Il existe donc une lacune dans les programmes actuels de l'enseignement ; à la laïque comme à la congréganiste l'enseignement artistique est totalement inconnu. Les bourgeois objectent que le temps fait défaut, que les programmes sont surchargés ; ils le seraient moins si on supprimait tout ce que l'on apprend aux enfants qui leur sera inutile dans la vie. Il est vrai qu'on leur fait apprendre des morceaux choisis de « nos grands classiques » ; lesquels sont choisis non pour élever la mentalité de l'enfant, mais pour l'idée laïque ou congréganiste que les Maîtres du jour défendent.

Combien ont connu Voltaire par ces vers :

Oui, Platon, tu dis vrai, notre âme est immortelle, C'est un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.

Aujourd'hui, l'idée de Dieu n'est plus enseignée à l'école (un ministre socialiste a éteint les lumières d'en haut) ; la patrie, le drapeau l'ont remplacée. Un préjugé a chassé l'autre.

Quand un enfant récite un de ces fameux morceaux choisis — trop bien choisis — on croirait entendre un perroquet et non un être humain. Tout est défectueux sur le même ton, monotone et nasillard, car l'enfant récite, mais ne comprend pas ; il semble n'être qu'une machine entre les mains de l'instituteur : il marche, il s'arrête, il lit, il écrit, il compte, il récite sans se demander : « Pourquoi cela est-il ainsi et pas autrement ? » Il est bourré officiellement de mots, de dates, de chiffres en vue d'obtenir un certificat d'études et trois mois après la sortie de l'école mots, dates, chiffres sont oubliés. L'enfant est assimilé aux poulardes gavées de nourriture et enfermées dans des caves sombres pour qu'elles ne puissent faire aucun mouvement ; on gave l'élève et on empêche son cerveau de se mouvoir, c'est-à-dire, de raisonner.

Discipline nécessaire disent nos pédants. Apprenons à l'enfant, dès son plus jeune âge, à raisonner et alors la bonne camaraderie, la libre entente, remplaceront avantageusement cette funeste discipline ; la contrainte, l'hypocrisie, le mensonge que l'on rencontre chez certains enfants, soit qu'ils aient commis une faute ou qu'ils veuillent la cacher, disparaîtront pour faire place à la franchise, à l'initiative et à l'émulation.

Jeté dans la dure vie de l'ouvrier, l'apprenti ne pourra trouver un dérivatif à ses maux dans le théâtre, la musique, la poésie, la peinture. Les chants de révolte ou les stances des poètes chantant l'Amour, la Bonté, la Justice, le laisseront froid et indifférent.

Les bourgeois eux-mêmes reconnaissent l'inefficacité de l'éducation actuelle pour former des hommes ; dans le *Journal* le docteur Toulouse, sous ce titre « L'Initiative », écrivait :

« C'est à l'école primaire ou secondaire que le futur citoyen apprend à être ouvrier. On ne développe pas chez lui le goût de la recherche personnelle, mais seulement le désir d'acquiescer des notions toutes prêtes, toutes machées. Et ces principes le suivent partout, à l'atelier, à l'usine, au bureau, au laboratoire. »

Rien à l'école ne prépare l'enfant à prendre un autre chemin que celui du cabaret ou du café-concert si ce n'est quelques rares conférences anti-alcooliques dont les auditeurs se fient comme de leur première chemise ; Entré en apprentissage, sans notions artistiques, ce n'est pas à l'atelier ou à la fabrique qu'il en acquerra si le soir, rentré à la maison, fatigué, brisé par un labeur souvent au-dessus de ses forces, il n'aura guère le goût de lire quelque ouvrage littéraire ; son choix se portera sur les ouvrages populaires ; les romans du 1<sup>er</sup> Idiot ou de Zigomar, dont l'invariante semblance n'a d'égal que la médiocrité littéraire, formeront tout son bagage intellectuel.

Pour le Théâtre il en est de même, pis encore car ce n'est pas seulement dans les théâtres où l'on joue du gros mélo que le peuple s'efface, mais aussi dans ceux où l'on donne du vaudeville pornographique, puis dans les beuglants, dénommés pompeusement café-concert et music-halls ; bouges dirigés par des exploiters de malheureuses que la misère, produit de notre société crapuleuse et égoïste, a jetées dans ces antichambres du bordel.

Que l'on donne du nu sur la scène, s'il est beau, si les poses, les attitudes des femmes et des hommes sont conformes à l'esthétique ; ne soyons pas plus bégueules que les Grecs qui divinisait l'Amour et la Beauté ; mais il est temps que le Peuple comprenne qu'il doit faire le vide autour des scènes où l'on montre ce demi-nu, cet infect déshabillé qui est la ressource du vaudeville et du café-concert et ne doit son succès qu'à la lubricité qu'il suggère.

Et c'est là que va le Peuple, c'est là qu'il se presse en foule ; là il rit à gorge déployée aux sous-entendus les plus orduriers ; des jeunes gens et des jeunes filles, enfants à peine nubile, se serrent convulsivement les uns contre les autres, échangent des regards pleins de desirs — qu'ils sont impuissants à assouvir — aux situations les plus scabreuses, s'éternant jusqu'au spasme. Spectacle cantharidé pour bourgeois séniles, mais indigne du peuple ; et cependant voilà l'enseignement qu'il va chercher ; ou encore il s'attendrira bêtement aux souffrances de la jeune première, enfant volée au premier acte, qui retrouvera sa mère au dernier tableau grâce à la croix bénite que l'auteur avait eu soin de mettre sur sa poitrine.

Pourquoi le Peuple va-t-il là où son esprit se corrompt, son cerveau s'atrophie ? Parce qu'enfant rien n'est venu l'aider à sortir de l'ornière creusée pour lui par les maîtres et les Dirigeants ; ceux-là n'ont pas voulu que sa pensée se libère des préjugés.

Des entreprises comme celles de l'Art pour tous devraient être encouragées et suivies par tous les camarades et surtout par leurs enfants.

Dans nos groupes, dans nos réunions, dans nos fêtes, faisons aussi une large place à l'enfant afin de détruire les germes d'une éducation mensongère et mauvaise qu'à l'école on lui inculque. En semant chez les petits les idées de beauté et de bonté, la haine du mensonge, de la routine, du conventionnel en art et de l'autorité, nous travaillerons pour l'Anarchie.

Guichard.

## Communications

PARIS

Syndicat des Locataires (17<sup>e</sup> section) — Appel aux locataires, employés et ouvriers. — Vous devez à tous est de venir grossir nos rangs et de lutter avec nous.

Nous vous invitons à assister à la grande réunion, qui aura lieu le vendredi 25 novembre, à 9 heures du soir, à la Maison des Syndicats, 67, rue Pouchet.

Roussellet, du groupe des Propagandistes ; Me Coré, avocat à la Cour d'appel ; Marcellin, secrétaire général du Syndicat ; Ragon, secrétaire de la 5<sup>e</sup> section, vous expliqueront le but et l'utilité de notre organisation.

Libre recherche (groupe d'études sociologiques du quartier latin). — Le vendredi 25, à 9 heures

du soir, café Dubourg, 26, rue des Carmes, causerie par le camarade Edouard Ferrer sur : « Stürmer et sa critique du libéralisme et du socialisme. (Causerie remise). »

A dater de ce jour, les réunions reprendront régulièrement. On causera de questions administratives.

Invitation cordiale à tous.

Aux cours Ch. d'Avray. — Les cours de Solfège et de diction viennent de commencer. Ils ont lieu les lundis et jeudis soir, 49, rue de Bretagne. Se faire inscrire de suite.

Aux pupilles du III<sup>e</sup>. — Les camarades désireux de faire suivre des cours de solfège, chant et diction à leurs enfants, sont priés de les faire inscrire de suite, 49, rue de Bretagne, où Ch. d'Avray est chargé de l'éducation des enfants.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi, 1<sup>er</sup> décembre, réunion publique : l'Origine des fortunes américaines par Pratelle. Entrée libre et gratuite.

Cercle d'Etudes et de propagande de l'Egalité Parisienne, 61, rue Blomet. Samedi 26 novembre à 9 heures. Controverse sur le parlementarisme entre les camarades Louri et Levasseur.

Groupe d'Etudes sociales. — Causerie populaire en italien. Dimanche prochain, 27 courant, rue d'Avron 5, causerie par le camarade Giordano Paolo (Tema) : l'Amour dans l'Ethique anarchiste.

Groupe artistique syndical. — Grande fête familiale. Dimanche, 27 novembre à 2 heures de l'après-midi, salle Ferrer, bourse du travail, 3, rue du Château-d'Eau, donnée par les syndicats des : Garçons de Magasin, cochers livreurs, industrie du bijou, ferblantiers, bourelliers, seleries, peintres en bâtiment avec les concours du groupe artistique syndical. Causerie par le camarade Verlic.

Au programme : Monsieur Badin, pièce écrite en 1 acte, de G. Courteline. L'Aiguilleur, pièce sociale, 1 acte de C. Rolland. Entrée libre et gratuite.

Association internationale Libéria Stelo. — Tous les jeudis à 9 h. du soir, cours d'espéranto à la Lutèce sociale, 16, rue Grégoire-de-Tours.

Un cours gratuit d'Espéranto par correspondance fonctionne toute l'année. Pour renseignements écrire : Libéria Stelo, 49, rue de Bretagne en joignant timbre pour réponse.

Foyer populaire de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau, samedi 26 novembre à 8 h. 4 du soir, conférence contradictoire par Carlo Bourdel sur : La langue internationale Esperanto ou ido. Les camarades désireux d'être renseignés sur cette question sont cordialement invités.

Emancipation Stelo. — Union internationale des artistes d'avant-garde. Cours d'ido. Le mardi à P.U.P. 157, faubourg Saint-Antoine ; le mardi au Foyer Populaire, 5, rue Henri-Chevreau.

A chacun de ces cours les camarades peuvent se renseigner sur la question espéranto ou ido. Samedi 26, conférence contradictoire sur : Esperanto ou ido, au Foyer populaire, 5, rue Henri-Chevreau. Entrée, 0.20.

Groupe Ouvrier Neo-Malthusien, section du 30<sup>e</sup> arrondissement. — Salle du Foyer Populaire, 5, rue Henri-Chevreau.

Lundi 28 novembre, réunion du groupe. Répartition du travail.

Tous ceux que la vitalité du groupe intéresse seront présents.

Lundi 7 décembre, causerie par Madeleine Pelletier : Pourquoi nous réclamons le droit au travail pour la femme. La femme et l'évolution économique.

Syndicat des Locataires, section de Pantin. Pré-Saint-Gervais, Lilas. — Un pressant appel est fait à tous les ouvriers, à tous les exploités, à tous les locataires de ces trois localités pour venir se grouper avec nous. Nous vous invitons à assister à la Grande Conférence qui aura lieu le samedi 26 novembre à 9 heures du soir, salle des Fêtes du Pré-Saint-Gervais.

Orateurs : Coré, avocat à la cour d'appel ; R. Dohé de l'Espérance, Marcellin, secrétaire général du Syndicat ; Pichard, secrétaire-adjoint de l'union régionale vous expliqueront le but du syndicat et vous indiqueront les moyens nécessaires pour défendre vos intérêts.

BEZIER

La Libre Discussion. — Samedi et dimanche aux heures habituelles, causerie-contraverse.

par eux-mêmes. Avait-on jamais vu en Suisse pareille audace ? Aors le compte de Duvaud fut réglé définitivement.

Entre temps, d'ailleurs, notre camarade avait commis d'autres crimes encore, ceux précisément qui firent de lui, aux yeux des autorités, un incapable, un fonctionnaire « n'exerçant plus utilement ses fonctions ». Révolté de voir imposer aux enfants du peuple un enseignement de pure mémorisation, routinier et déprimant, dont le résultat le plus positif est de faire des perroquets, des automates, des piliers de la conversation, et non pas de futurs travailleurs clairvoyants et audacieux, il voulut appliquer dans sa classe les nouvelles méthodes d'enseignement, celles mêmes qu'on prône de temps à autre dans les fêtes officielles.

Ayant la grande nature autour de lui, des champs, des bois, il jugeait stupide de vouloir étudier les fleurs, les céréales, les arbres, les plantes dans les livres, et la classe se faisait en plein air. De même pour les animaux, les insectes, les oiseaux, n'y avait-il pas lieu d'aller les examiner où ils se trouvent, dans les basses-cours, les étables, la rue ? On apprenait à connaître les phénomènes météorologiques en observant le lac, le ciel, les nuages, on étudiait les vents dehors. Avait-on même à faire une leçon sur le système métrique, fallait-il se rendre compte de ce que c'est qu'un kilomètre, un hectare, un stère, on allait sur le terrain, regarder soi-même, mesurer, comparer. Le travail des pierres, de la maçonnerie, des charpentiers, tout cela ne s'apprenait pas sur le papier, mais sur les lieux de production. Aussi les élèves de Duvaud étaient-ils constamment hors de la classe, à examiner, à observer, à questionner partout. C'était pour les êtres bornés qui composent les municipalités de campagne un véritable désordre. On traita carrément l'instituteur de fou. Et comme, naturellement, avec un pareil système pédagogique, les enfants n'arrivaient peut-être pas à retenir toutes les dates des guerres de Bourgogne ou celle de la naissance de Charles le Téméraire, comme ils avaient l'air de ne se faire aucun souci de la règle grammaticale des mots nu, demi et feu, comme ils ignoraient probablement —

calamité nationale — les devoirs du parfait électeur, alors les épicier, chefs de section et maîtres pintiers, qui forment la commission d'examen, déclarèrent que Duvaud « négligeait l'école ». On demanda donc sa destitution.

Les camarades de Lausanne, par les bruits venus à leurs oreilles, savaient à peu près tous qu'une exécution de Duvaud se préparait. Ils décidèrent de répondre à l'arbitraire des dirigeants par l'ouverture d'une école ouvrière et par une campagne d'agitation contre l'enseignement officiel. C'est à cet effet qu'il y a quelques mois déjà, se constituait à Lausanne la Société de l'Ecole Ferrer, ralliant à l'heure qu'il est cent vingt personnes environ, ouvriers manuels surtout et quelques intellectuels.

La Société se propose un double but : a) Assurer l'organisation et le fonctionnement d'une Ecole où l'enseignement sera fait dans l'intérêt de l'enfant en même temps qu'il sera adapté aux besoins de la classe ouvrière.

b) Faire une active propagande dans le public en faveur d'une éducation basée sur les mêmes principes, et cela par tous les moyens en son pouvoir, conférences, brochures, etc. La Société s'intéressera en outre à tous les efforts faits par les instituteurs pour rénover l'école.

On le voit, l'Ecole ouvrière, dont Duvaud aura la direction principale, cherchera à initier les enfants à la vie, à la vie qu'ils mèneront pour la plupart, celle des producteurs. Et si, à ce propos, à l'Ecole Ferrer l'enseignement est « adapté aux besoins de la classe ouvrière », si même nous allons travailler à propager les mêmes principes dans le public, c'est que nous estimons qu'une civilisation régénérée ne peut être basée que sur les producteurs. Tout ce qu'il y a de sain, de sérieux, de nouveau, de sublime dans le mouvement d'émancipation contemporain vise à établir de nouvelles bases dans le domaine du travail. Aucun idéal plus haut d'éducation ne saurait être conçu qui ne prépare à la libération du travail.

L'Ecole Ferrer s'ouvrira le 1<sup>er</sup> novembre 1910 à Chailly-sur-Lausanne, et comptera une trentaine d'élèves, garçons et filles. Mais

comme, en somme, un nombre bien petit d'enfants pourront en profiter, nous ne nous faisons pas d'illusions sur sa portée. Sans doute, ce sera une expérience pédagogique utile, sans doute la tentative aura une action de rayonnement par l'exemple, mais si nous voulons atteindre la grande masse, il y a autre chose à faire. Des cours d'hygiène scolaire seront donc organisés ; de même, la société instituera des cours de pédagogie pour parents, dès cet hiver ; un bulletin pédagogique sera publié, les brochures, manifestes seront lancés, des éditions d'œuvres scolaires rationnelles vont être entreprises.

Quoi qu'il en soit, la Société de l'Ecole Ferrer vit. Sa base financière est la suivante : les membres adhérents s'engagent à payer une cotisation régulière de cinquante centimes par mois au minimum ; ou bien au moins six francs par an, à l'avance ; ou bien ils peuvent prendre individuellement ou collectivement une ou plusieurs parts de vingt-cinq francs. Les souscriptions particulières sont naturellement admises aussi. Jusqu'à présent, plusieurs syndicats participent à l'œuvre. Le budget est ainsi assuré par des cotisations qui se montent à 200 fr. par mois environ. Mais de fort beaux dons sont venus instituer dès le début un fonds de garantie sérieux. L'enthousiasme de certains camarades est tel que de simples salaires versent jusqu'à trois et cinq francs mensuellement, preuve préemptoire de leur mécontentement de l'enseignement officiel et de leur désir d'une éducation nouvelle. Au surplus, pour deux ans, la question du local est réglée, grâce à l'intérêt sympathique d'une camarade russe. L'école sera installée dans une très grande chambre, bien éclairée et aérée ; une chambre attenante servira de laboratoire ; un grand jardin sera utilisé pour les jeux et pour les divers travaux et leçons.

Au point de vue du matériel scolaire et de l'œuvre pédagogique, disons aussi que des aides précieuses se sont déjà affirmées. On nous a offert des collections de pierres, des livres, des albums, des cartes et tableaux muraux, une excellente lampe à projections, des quantités de vues sur l'histoire du travail, des outils, papier, crayons, plumes,

globe de géographie, etc. Un camarade médecin fera, chaque semaine, l'examen physique des enfants pour prévenir toute épidémie et certaines maladies. Un ami donnera des séances cinématographiques pour lesquelles il gardera de superbes films sur la géographie, les voyages, les industries lointaines. Des professionnels, architecte, menuisier, sculpteur-mouleur, couturier, repasseuse, médecin, organiseront des leçons régulières, chacun pour sa spécialité l'un en faisant faire aux enfants les réparations, les travaux dont on aura besoin ; l'autre en leur apprenant à modeler, à se servir de leurs doigts ; l'un en étudiant sur place ce qui touche aux bâtiments ; l'autre en instituant des leçons et des exercices de science. Ainsi les enfants développeront leur acuité visuelle, l'ouïe, l'esprit d'initiative, la faculté de recherche dans le domaine de la vie réelle. C'est la science du travail à laquelle ils s'initieront graduellement. Il n'y a, du reste, rien de bien nouveau dans tout cela, car Paul Robin, l'ancien directeur de Cempuis, avait recommandé et pratiqué ce système sur une vaste échelle : « Pour combattre et améliorer la nature, disait-il, l'homme a créé l'industrie. C'est aux ateliers qu'il faut étudier l'industrie. L'école doit être unie à une série d'ateliers qui la transformeront et sur lesquels elle réagira à son tour. Les ateliers de l'avenir seront comme l'école qu'ils entourent, des lieux d'instruction et de travail attrayants. Ils seront les principaux facteurs du bonheur de tous, au lieu d'être ceux de l'écrasement de la masse pour l'égoïste jouissance de quelques-uns. » On ne saurait mieux dire, et toute l'école syndicale est là.

Tels sont les principes, le but, les bases et le fonctionnement de la Société de l'Ecole Ferrer de Lausanne, réponse vivante, si l'on peut dire, toute de dignité, sortie du peuple, à l'adresse des répugnants dirigeants bourgeois. Ainsi s'affirme l'organisation de l'enseignement par les intéressés directs ; ainsi se précise la civilisation nouvelle, basée sur la gestion de la production par les producteurs eux-mêmes.

Lausanne, octobre 1910.

Société de l'Ecole Ferrer.



L'imprimeur-gérant :  
Eugène PERONNET.  
15, rue d'Orsel. — Paris.